

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 31 (1994)
Heft: 1160

Artikel: Salman Rushdie : pas de doctorat pour l'auteur des "Versets sataniques"
Autor: Delley, Jean-Daniel / Kundera, Milan
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1009338>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pas de doctorat pour l'auteur des «Verset sataniques»

(jd) Ainsi donc l'Université de Genève ne saisira pas l'occasion du tricentenaire de la naissance de Voltaire pour honorer l'écrivain anglais d'origine indienne Salman Rushdie. Le titre de docteur honoris causa est réservé aux personnalités scientifiques reconnues et qui entretiennent d'étroites relations avec l'Alma mater; l'Université, en tant qu'institution publique, ne peut s'immiscer dans un débat politique et puis, pourquoi Rushdie et pas d'autres écrivains persécutés ? Enfin elle ne peut courir les risques de sécurité liés à une telle décision. Les arguments sont trop nombreux pour être convaincants. Passons sur les deux premiers, plus familiers aux bureaucrates qu'aux intellectuels. Quant à la sécurité, il ne pouvait être question de faire participer Rushdie à un événement

public et annoncé tel que le dies academicus.

La Société suisse des écrivains, promotrice de l'idée, a mis en avant la nécessaire défense de la liberté d'expression. Certes, mais dans cette affaire, c'est plus que la liberté d'expression qui est en cause, c'est son fondement même, c'est-à-dire l'homme constitué en individu et reconnu comme tel. Et cette reconnaissance, nous le rappelle Milan Kundera dans «Les testaments trahis», n'aurait pu se produire sans une longue pratique des arts européens et du roman en particulier qui apprend au lecteur à être curieux de l'autre et à essayer de comprendre les vérités qui diffèrent des siennes.

Kundera, dans son dernier essai, a su mieux que personne éclairer l'enjeu de la condamnation à mort de Rushdie.

... la condamnation de Rushdie apparaît non pas comme un hasard, comme une folie, mais comme un conflit on ne peut plus profond entre deux époques: la théocratie s'en prend aux Temps modernes et a pour cible leur création la plus représentative: le roman. Car Rushdie n'a pas blasphémé. Il n'a pas attaqué l'Islam. Il a écrit un roman. Mais cela, pour l'esprit théocratique, est pire qu'une attaque; si on attaque une religion (par une polémique, un blasphème, une hérésie), les gardiens du temple peuvent aisément la défendre sur leur propre terrain, avec leur propre langage; mais pour eux le roman est une autre planète; un autre univers fondé sur une autre ontologie; un infernum où la vérité unique est sans pouvoirs et où la satanique ambiguïté tourne toutes les certitudes en énigmes.

Soulignons-le: non pas attaque, ambiguïté; la deuxième partie des *Verset sataniques* (c'est-à-dire la partie incriminée qui évoque Mahomet et la genèse de l'Islam) est présentée dans le roman comme un rêve de Gibreel Farishta qui, ensuite, composera d'après ce rêve un film de pacotille où il jouera lui-même le rôle de l'archange. Le récit est ainsi doublement relativisé (d'abord comme un rêve, ensuite comme un mauvais film qui essuiera un échec), présenté donc non pas comme une affirmation, mais comme une invention ludique. Invention désobligeante ? Je le conteste: elle m'a fait comprendre pour la première fois de ma vie la poésie de la religion islamique, du monde islamique.

Insistons à ce propos: il n'y a pas de place pour la haine dans l'univers de la relativité romanesque: le romancier qui écrit un roman pour régler ses comptes (que ce soient des comptes personnels ou idéologiques) est voué à un naufrage esthétique total et assuré. Ayesha, la jeune fille qui conduit les

villageois hallucinés à la mort, est un monstre, mais elle est aussi séduisante, merveilleuse, (auréolée des papillons qui l'accompagnent partout) et souvent touchante; même dans le portrait d'un imam émigré (portrait imaginaire de l'imam Khomeiny), on trouve une compréhension presque respectueuse; la modernité occidentale est observée avec scepticisme, en aucun cas elle n'est présentée comme supérieure à l'archaïsme oriental; le roman explore «historiquement et psychologiquement» d'anciens textes sacrés, mais il montre en plus à quel point ils sont avilis par la télé, la publicité, l'industrie de divertissement; est-ce qu'au moins les personnages de gauchistes, qui stigmatisent la frivolité de ce monde moderne, bénéficient d'une sympathie sans faille de la part de l'auteur ? Ah non, ils sont lamentablement ridicules et aussi frivoles que la frivolité envahissante; personne n'a raison et personne n'a entièrement tort dans cet immense carnaval de la relativité qu'est cette œuvre.

Dans *Les Verset sataniques*, c'est donc l'art du roman en tant que tel qui est incriminé. C'est pourquoi, de toute cette triste histoire, le plus triste est non pas le verdict de Khomeiny (qui résulte d'une logique atroce mais cohérente) mais l'incapacité de l'Europe à défendre et à expliquer (expliquer patiemment à elle-même et aux autres) l'art le plus européen qu'est l'art du roman, autrement dit à expliquer et à défendre sa propre culture. Les «fils du roman» ont lâché l'art qui les a formés. L'Europe, la «société du roman», s'est abandonnée elle-même.

Milan Kundera

extrait de *Les Testaments trahis*, paru aux éditions Gallimard (Paris, 1993).